

UNE SIMPLE QUESTION DE JUSTICE

Michel Piquemal

Ah, ce sandwich à cent cruzeiros, Mario en a rêvé toute la nuit ! Il aurait pu se l'acheter dans la soirée, puisqu'il avait déjà le billet en poche... Il a préféré attendre. Il s'est dit que le sandwich serait encore meilleur au matin, quand il en aurait bien salivé.

Il a gardé le précieux billet au fond de ses *jeans* et il s'est enroulé entre Didi et Joachim dans la couverture, en rongant une tige à moitié pourrie de canne à sucre.

Il ne fait pas chaud, ces dernières nuits, à Rio de Janeiro. Mais en se couvrant de vieux cartons et en se serrant bien les uns contre les autres, ça peut aller. Et puis, ce qui réchauffe le cœur de Mario, c'est l'idée du gros sandwich à cent cruzeiros ; pas un de ces coupe-faim minables avec juste un bout de pain mouillé de tomates... Non, le vrai sandwich brésilien, avec du thon, des œufs, du poivron, de la salade... moelleux, fondant dans la bouche et qui remplit bien l'estomac. Humm ! Mario est au paradis.

Hélas, le paradis des enfants, ce n'est jamais que du rêve à Rio de Janeiro. A peine le soleil levé, bing ! bang ! de grands coups de souliers cloutés viennent sortir leur petite bande du sommeil.

– Hé ! on n'est pas des chiens ! crie Joachim aux policiers, ce qui lui vaut un supplément de coups de matraque dans les côtes.

– Le dos au mur ! hurle un gradé.

Encore bouffis de sommeil, ils sont bousculés, traînés contre une palissade de bois et fouillés comme des criminels.

Pour l'immobiliser, un policier tord le bras de Mario au point de le faire grimacer de douleur tandis qu'un de ses collègues procède à la fouille. Mais Mario n'a jamais porté d'armes sur lui. Il n'est pas de ces gamins qui se prennent pour des caïds en portant toujours un colt à la ceinture. Il sait trop bien que quand on a un flingue, on finit toujours par s'en servir... et que c'est le début d'une tonne d'emmerdements.

Dans l'histoire, Didi laisse un couteau et Joachim la lame qui lui sert à ouvrir les conserves. Maigre butin pour les cow-boys de la brigade !

Deux ou trois coups de matraque au grand Jom qui les traite de *bastardos* et la voiture des policiers reprend sa ronde. Quand elle a passé le carrefour, Didi leur fait un bras d'honneur et Mario leur montre ses fesses. Puis ils plient les cartons, planquent soigneusement la couverture et s'en vont traîner chacun de leur côté dans la ville.

Didi et son frère vont faire les poubelles des beaux quartiers.

Joachim ira sans doute chercher un petit boulot sur le marché, porter les sacs d'une ménagère, aider un commerçant à s'installer... puis il fera un peu la manche près de la cathédrale. Quant au grand Jom, on préfère ne pas lui demander où il va. Il a ses affaires à lui, et ça lui arrive de revenir avec de jolis paquets de fric. De quoi leur acheter à tous des chaussures ou quelques bouteilles qu'ils iront boire en faisant les fous sur la plage.

Malgré les coups de pied qui lui brûlent les côtes et son bras qu'il a encore du mal à bouger, Mario siffle Berimbau. Il en a vu d'autres ! Et puis ce matin, il va se payer le festin : un vrai sandwich à cent cruzeiros pour lui tout seul. Car maintenant, plus question d'attendre le soir ou le lendemain. Faut pas en rajouter : une nuit à en baver de désir, ça suffit bien.

Dans la rue Saõ Carlos, le marchand est bien là, fidèle au poste, avec ses sandwiches à la place d'honneur sur l'étalage. Mario glisse la main dans sa poche, un sourire sur les lèvres... Ses doigts tournent, grattent... Panique ! Il retourne la poche, cherche dans celle de gauche, revient en courant là où il a dormi, soulève les cartons, déplie la couverture... Rien !

C'est alors qu'il se revoit le dos au mur, les bras immobilisés tandis que les deux flics vérifient qu'il ne porte pas d'arme. Les salauds ! Ils lui ont piqué son billet.

Mario ne pleure pas. Il y a longtemps qu'il ne sait plus pleurer. Il se met à marcher au hasard, en gueulant des injures à tue-tête. Des passants le regardent en hochant la tête. Des voitures klaxonnent lorsqu'il traverse les rues. Mario ne voit rien. Il s'en fiche. Il est tout à sa rage et à sa haine.

Mais sans qu'il s'en rende compte, ses pas le ramènent devant la boutique du marchand de sandwiches. Quand il voit la devanture avec l'étiquette marquée « 100 Cruzeiros », il pique une colère folle. C'est soudain comme si sa tête se mettait à exploser. À coups de pied, il tape comme un fou dans une grosse poubelle métallique.

– Hé là, proteste le marchand, un gros bonhomme du genre "beignet à la graisse". Tu veux que j'appelle les flics ?

Le mot qu'il ne fallait pas dire !

– Dégage ! hurle Mario.

Il a ramassé un bout de bois et frappe de toutes ses forces sur le couvercle.

– Attends un peu, la vermine, on va s'occuper de toi !

Le marchand traverse la rue :

– Renato, viens m'aider !

Soudain, Mario se calme. Non pas qu'il ait peur de ce gras-du-bide de marchand. Non, au contraire. Simplement, celui-ci vient de laisser son étalage... Le festin est là, à portée de main, sans surveillance. Tout se passe très vite. Mario saute sur le premier sandwich et s'enfuit à fond de train dans les ruelles.

– Renato ! hurle le bonhomme. Bon sang, Renato, dépêche-toi...

Mario est déjà loin. Il court, il court... d'une rue à l'autre, à toutes jambes, sans s'arrêter.

Près de la cathédrale, il s'assied enfin sur un banc. Et après la rage, lui revient le sourire. Il a tout de même fini par l'avoir, son sandwich à cent cruzeiros ! Pas encore !

– Là ! crie une voix... Sur le banc !

Deux hommes descendent en trombe d'une voiture : le marchand et un autre gars, plus jeune, plus costaud, avec une batte de base-ball à la main. Pour le retrouver, ils ont sans doute dû ratisser tout le quartier, avec leur fichue bagnole.

Alors Mario se remet à courir, laissant une feuille de salade sur le banc et deux rondelles d'oeufs qui s'écrasent sous ses pieds. Il en rattrape au vol une troisième qu'il avale dans la foulée. C'est toujours ça de pris ! Et puis il court, il court...

– Il m'a piqué mon portefeuille, crie le marchand afin de rameuter du monde.

Aussitôt, deux autres gars se joignent à lui... et la chasse au gamin s'organise :

– Vous, par là ! Moi, je coupe par la cathédrale...

Mario échappe de justesse à une main qui cherche à le saisir, mais de grosses miettes de thon dégringolent, perdues à jamais.

– Bientôt, songe-t-il avec colère, il ne me restera plus que les tranches de pain.

Il se glisse entre les voitures qui freinent dans un concert de klaxons. L'une d'elles lui érafle le genou. Il boite un peu mais continue à courir. Un gosse des rues ne s'arrête pas pour si peu ! Avec Didi et Joachim, il a déjà piqué plus d'un cent mètres pour échapper aux flics ou aux vigiles. Mais cette fois, il va falloir jouer serré.

Sa seule chance, c'est le port et les entrepôts désaffectés. Il y connaît des planques où ils ne le trouveront pas. Il fonce. Sa bouche écume. Sa gorge brûle. Ses cuisses sont dures comme du bois. Il ne ralentit pas son allure, zigzaguant encore et toujours entre les voitures pour gagner du terrain sur ses poursuivants. Il a même un sourire, songeant à Ronaldo, le Dieu du football brésilien, crochetant ses adversaires pour aller marquer un but. Goal ! Goal ! hurle la foule du stade...

Mario a l'énergie de ceux qui se savent innocents. Ce sandwich est à lui. Ils ne l'auront pas. Les flics n'avaient qu'à pas lui piquer ses cent cruzeiros.

Voilà les entrepôts ! Là, tout près ! Mais des types en sortent qui le regardent courir. Leurs beaux habits ne disent rien qui vaille à Mario. S'il passe devant eux, ils sont bien fichus de le cravater au passage. Personne n'aime " la vermine " à Rio !

Il jette un coup d'œil en arrière : ce gros lard de marchand n'a toujours pas abandonné la partie. Il arrive en soufflant... et avec du renfort. Ils sont cinq maintenant à lui filer le train, la batte de base-ball en tête. La chasse au gosse attire les sportifs.

Des types devant, des types derrière... Mario se sent coincé, comme un rat pris au piège. Non, ils ne l'auront pas quand même ! Il vient d'avoir une idée... Il bifurque vers la jetée et fonce tout droit. L'eau dégueulasse du port, plus noire que de l'encre, c'est bien le seul endroit où ils ne le suivront pas. Ils auront trop peur de mouiller et salir leurs vêtements. Ensuite, il n'aura plus qu'à nager jusqu'à l'autre bord, en priant Dieu pour qu'ils laissent tomber.

Il évite de justesse un pêcheur qui croit malin de s'interposer et se jette à la flotte, comme un gardien de but qui cherche à stopper un penalty.

Une sirène a retenti. Mario ne l'a pas entendue. Mario n'a rien vu. Le bateau à moteur passe devant le débarcadère, quelques secondes à peine après son plongeon.

Lorsque ses poursuivants arrivent au bout de la jetée, ils ne trouvent pas trace du jeune garçon. Juste quelques bulles dans le sillage du bateau... et un sandwich qui flotte entre les nappes de mazout. Un beau sandwich à cent cruzeiros...

– Restons pas là ! dit le marchand. Les flics risquent de nous casser les pieds avec leur rapport. Et ce sale gamin nous a fait assez perdre de temps comme ça.

– Il vous avait pris beaucoup ? demande un des gars.

– C'est pas pour les cent cruzeiros !... répond le marchand. C'est simplement une question de justice.

Les types acquiescent de la tête en retournant vers la ville : « Oui, c'est bien ça : une simple question de justice ! »